

Éléna Baïevskaïa

Passage souterrain

Admettons que vous soyez traducteur professionnel, traducteur à plein temps, en 1994, dans la ville de Saint-Pétersbourg. Vous avez débuté sous Brejnev. Les années 1970 ont vu vos premières passions, les années 1980, vos premiers succès. Aujourd'hui, vous ne connaissez qu'un bonheur, qui est aussi une torture : rencontrer un texte français et sentir aussitôt résonner en vous une musique que nul n'a jamais entendue, la musique en russe de ce texte, son intonation qui dort là, recroquevillée, et que vous avez envie de libérer, de livrer au vaste monde. Que faire, sinon s'installer pour traduire ? Il n'y a pas d'autre solution ! Mais on pénètre alors dans un monde bien étrange !

Le « hier » de notre métier est à peu près clair. Son « demain » aussi : ce sera probablement celui de l'Europe occidentale, avec ses avantages et ses inconvénients. Mais aujourd'hui...

À Saint-Pétersbourg, ville de culture entre toutes, ce sont les intellectuels, en particulier les littéraires, qui ont les revenus les plus bas : seuls sont plus pauvres les étudiants, les retraités et certains ouvriers non qualifiés. Certes, on n'emprisonne plus les traducteurs, on ne les convoque plus au KGB pour avoir lu des livres interdits ou entretenu des contacts avec des étrangers. Nous sommes en démocratie. Pourtant, comme il est encore loin l'État de droit ! Une législation du droit d'auteur, dans ce pays immense ? Dans un pays en transition entre le totalitarisme et la démocratie, entre le socialisme et l'économie de marché ? Nous nous trouvons dans une sorte de passage souterrain, où tout est désordre et confusion. Il n'existe pas de contrat-type, chaque éditeur a le sien. Où sont les contrats-types de notre passé soviétique, avec leurs tarifs fermes et plutôt avantageux ? (Du reste, à l'époque, même les universitaires gagnaient bien leur vie !). Aujourd'hui, on

négoce avec l'éditeur un tarif qui ne sera peut-être pas respecté. Pas forcément par malhonnêteté. Simplement, c'est l'époque qui veut ça. On nous propose de 3 000 à 20 000 roubles le cahier de 24. Mais quand le livre paraîtra, avec notre invraisemblable inflation, ces chiffres ne voudront plus rien dire ! Je pourrais raconter des faillites d'éditeurs. L'automne dernier, par exemple, le coût de la typographie a triplé ! Et le prix du papier n'arrête pas de grimper. Il est maintenant plus rentable d'imprimer en Finlande, alors qu'hier il n'y avait pas moins cher que la Russie ! De plus, même si les livres sont bon marché, le pouvoir d'achat de la population est en baisse constante, et les gens commencent par acheter le lait et les saucisses. Qui pourrait leur en vouloir ? Mais l'éditeur une fois ruiné, on ne peut plus rien en tirer, et c'est au traducteur de caser son manuscrit où il peut, comme il peut. Il y a des cas dramatiques : par exemple, après l'incendie des locaux des éditions Sévéro-Zapad (Nord-Ouest) à Pétersbourg, on s'est aperçu que beaucoup de manuscrits détruits n'existaient qu'en un seul exemplaire, celui qui avait brûlé. Pourquoi ? Parce qu'à cause du prix du papier les traducteurs n'en tapent qu'un, qu'ils remettent à l'éditeur. Inutile de le dire, chez nous pas d'ordinateurs, c'est trop cher pour la bourse d'un traducteur ; donc pas de disquette ! Et pas de photocopie non plus.

Je pourrais multiplier les exemples. Ce qui m'arrête, c'est que cette situation n'est pas propre au traducteur littéraire : à Pétersbourg, tous les intellectuels vivent de cette façon, ils mangent mal et portent de vieux manteaux... Qu'est-ce qui nous attend à l'autre bout du tunnel ? Il y a quelques signes d'éclaircie. Par exemple, de nouvelles bibliothèques ont fait leur apparition : la médiathèque de l'Institut français, la bibliothèque autrichienne de l'Université, fondée sous l'égide du consulat d'Autriche. On y trouve des livres, des revues et des journaux récents. A l'époque soviétique, cela aurait passé pour de la provocation. Aujourd'hui, traducteurs, critiques et réviseurs fréquentent assidûment ces lieux.

Comme sous le régime soviétique, les traducteurs appartiennent au département traduction de l'Union des écrivains. Malheureusement, depuis l'incendie de ses locaux l'hiver dernier, l'Union a de plus en plus de mal à fonctionner. Cette année, la section traduction n'a pu organiser que trois manifestations : un soir de poésie géorgienne, une rencontre avec le traducteur français André Markowicz et une soirée consacrée à Verlaine et ses traducteurs russes. Nous souhaitons que nos réunions dépassent les discussions de boutique pour s'ouvrir à tous les fervents de littérature. Merci donc au vieux Derjavine, le plus ancien des poètes russes, dont la maison, aujourd'hui un musée, a ce soir-là servi de refuge à Verlaine, l'éternel errant. Nous

étions cinq traducteurs de Verlaine, plus cinquante amoureux de sa poésie. Les bougies brûlaient sous les plafonds du XVIII^e siècle, on lisait des vers, l'assistance se sépara à contrecœur, après une foule de questions et la promesse d'autres soirées comme celle-là.

Notre département ne propose plus que deux séminaires de travail pour les jeunes et les débutants, un de prose et un de poésie. Naguère, sous Brejnev, il y en avait plusieurs, en diverses langues. Les deux séminaires ont lieu au domicile de leurs animateurs, dans d'étroits appartements pétersbourgeois. Cette année, trois traducteurs sont entrés à l'Union : un angliciste, un hispaniste et une traductrice de poésie géorgienne. On en aurait bien admis d'autres sur leur travail et leur talent, mais ils ne sont pas publiés à cause de la crise, et nos statuts ne permettent pas l'admission sur manuscrits.

Les rapports des traducteurs avec les auteurs qu'ils traduisent ? Il n'y en a guère. La littérature contemporaine est encore mal connue en Russie et n'est pas considérée comme rentable. Des bourses pour traducteurs ? À Pétersbourg, cela n'existe pas ; des voyages à l'étranger ? Il y a deux ans a eu lieu une croisière en mer Baltique, réunissant des écrivains, des éditeurs et des traducteurs de tous les pays riverains. Pour y participer, un traducteur russe devait traduire de l'allemand, du polonais ou des langues scandinaves. Avant la perestroïka, ces croisières étaient nombreuses, mais réservées à la nomenklatura littéraire. La plupart des traducteurs ne pouvaient y prétendre : le pouvoir soviétique rechignait à envoyer des intellectuels à l'étranger, surtout s'ils possédaient une langue étrangère ; ils pouvaient, qui sait, « calomnier la Patrie » !

Cependant, la démocratisation aidant, les traducteurs « sortent » tout de même plus que du temps des soviets : ils se rendent à l'étranger sur invitation personnelle ou officielle (avec des bourses des pays dont ils traduisent la littérature, ou pour un semestre d'enseignement dans une université étrangère). Les voyages touristiques sont bien entendu impossibles, car trop chers.

Quelles langues traduit-on ? Majoritairement l'anglais, toutes les époques et tous les genres. Sinon, plus la langue est de petite diffusion, moins nombreuses sont les traductions. Plutôt les classiques, ou les contemporains ? Les uns et les autres, mais tout de même moins de classiques qu'à l'époque soviétique.

Qu'en est-il de la théorie de la traduction ? Les ouvrages de recherche en lettres ou en sciences humaines ne trouvent pas d'éditeurs prêts à y investir. Nous n'avons plus de revue consacrée aux problèmes de la traduction. Les

critiques de littérature étrangère passent le traducteur sous silence : il n'y en a que pour l'auteur, à la rigueur pour le préfacier et l'auteur des notes. Avant la perestroïka, *L'Art de la traduction* paraissait régulièrement, ainsi que les *Cahiers du traducteur*. C'est fini, plus personne ne finance ce type de publication. La traduction-relais (qu'on appelle en russe « sur mot-à-mot ») semble avoir péri et les véritables traducteurs de poésie suffisent à la tâche. Ce genre de pratique n'avait de sens que dans un contexte où l'on publiait des quantités de recueils de circonstance. L'important pour l'éditeur n'était pas de faire connaître au lecteur la poésie arménienne ou africaine, mais de pouvoir mettre à son catalogue des titres témoignant de son « internationalisme » (« l'amitié entre les peuples », etc.). Ce n'est plus à l'ordre du jour, mais on a jeté le bébé avec l'eau du bain : il y a de moins en moins de poésie traduite.

Le « réviseur » se métamorphose à vue d'œil. Il n'a plus la haute main sur le processus d'élaboration du livre. Du coup, on ne voit plus très bien à quoi il sert. Les traducteurs eux-mêmes se le demandent. En fait, il trouve à s'occuper : il peut réécrire un quelconque polar massacré par un traducteur qui n'avait rien d'un traducteur (une institutrice au chômage ou un étudiant de troisième cycle famélique qui acceptent de faire pour des clopinettes un travail qu'ils ne savent pas faire). Ou bien il relit interminablement les épreuves d'un texte édité au début du siècle ou à l'époque du premier dégel : rééditions avantageuses, car le traducteur est mort, pas besoin de le payer, il suffit de corriger les erreurs et de rétablir les passages censurés !

Que dire de la déontologie du traducteur ? Peut-il y en avoir une, dans le passage souterrain ? Pourquoi pas ? C'est vrai, on y voit à peine, presque toutes les ampoules ont grillé. Les poubelles n'ont pas été ramassées, et les mendiants pullulent. Sans parler des voleurs qui font les poches... Pourtant la vie continue ; on est, comme avant, médecin, vendeur, comédien – et traducteur bien entendu. Tout est sens dessus dessous, mais il n'y a pas de panique, on lit même une certaine détermination sur les visages. On est content de marcher à son pas, tout seul, sans escorte policière.

Les voici, mes collègues : ils sont encore fiers d'appartenir à l'école de la traduction littéraire de Pétersbourg, fiers de leur tradition, de leurs maîtres : Lozinski, Goumiliov, Bénédict Livchits. Ils sont prêts à traduire de bons textes pour un salaire de misère ; ils n'acceptent les polars et les romans de bas étage qu'en cas d'extrême nécessité et, même alors, ils font leur travail convenablement. Ils s'entraident volontiers, échangent des informations, fouillent dans les dictionnaires à la demande d'un ami et relisent les manus-

crits crayon en main. Il y a une certaine dose d'héroïsme là-dedans ; j'en suis fière, mais j'ai peur pour eux, comme j'ai peur pour les bibliothécaires, les conservateurs de musées, les chercheurs, les musiciens et bien d'autres encore : ces gens-là, personne n'en a rien à faire.

Pourtant, il y a à nouveau des jeunes qui commencent à s'intéresser à la traduction littéraire. Réconforté, le traducteur pose devant lui sa feuille blanche, cale son livre et l'ouvre à la bonne page...

Traduit du russe
par Hélène Henry